

LES CHANTIERS D'AUTREFOIS

Durant la première moitié du XX^{ème} siècle, le travail saisonnier en forêt était une pratique courante au sein de la population rurale du Québec. Notre région, fortement agricole, n'a pas échappé à la fièvre des chantiers qui s'emparait des ruraux quand arrivait l'automne. Une fois les récoltes terminées, vers la fin de septembre ou le début d'octobre, les grands garçons et les pères de familles — ceux-ci accompagnés parfois de leurs fils âgés de 15 ou 16 ans — prenaient le chemin du bois, laissant les femmes seules à la maison avec les jeunes enfants pour s'occuper des animaux de la ferme. Les quelques notes qui suivent veulent faire ressortir certains aspects, un peu oubliés, des chantiers d'autrefois: aspects économique, humain, technique.

● ASPECT ECONOMIQUE: UN REVENU D'APPOINT POUR L'AGRICULTEUR

“Dans un pays où la saison morte est de huit mois” écrivait en 1941 Mgr Courchesne, l'agriculture devrait trouver “de quoi soutenir son économie par du travail saisonnier” [1]. Or le travail en forêt assurait aux cultivateurs un revenu supplémentaire appréciable qui leur permettait de payer leurs “termes de terre”, d'acheter des instruments aratoires, des animaux, des grains de semence, etc. Revenir avec \$1,000.00 dans ses poches après quatre ou cinq mois passés dans les chantiers était considéré, vers les années 1945, comme une bonne “run” dans le bois. Vers 1935, en pleine crise, bien chanceux celui qui revenait avec \$300.00.

Pour un bon nombre de cultivateurs d'autrefois dont la ferme n'avait qu'une faible rentabilité, c'était en réalité la forêt qui “faisait vivre la terre”, surtout quand celle-ci n'était qu'une “terre de roches”. Il faut admettre aussi que chez-nous la forêt a toujours fait partie du paysage familier du cultivateur et c'est tout naturellement qu'il se tournait vers elle quand arrivait le temps des chantiers.

Le monde rural offrait ainsi aux entrepreneurs, aux “jobbers” comme on les appelait alors, une abondante main-d'oeuvre toujours disponible durant la saison morte. “Soixante-quinze pour cent des bûcherons sont des cultivateurs ou des fils de cultivateurs” [2] écrivait en 1940 Mgr Courchesne qui s'intéressait vivement au sort des travailleurs de la forêt. C'est pourquoi les compagnies forestières ne commençaient leurs opérations qu'une fois les travaux de la ferme terminés. De même, elles fermaient les chantiers un peu avant Pâques, permettant ainsi aux cultivateurs de revenir sur leurs fermes pour le temps des “semences”.

Cette période allant de l'automne au début du printemps est d'ailleurs celle qui convient le mieux aux différentes tâches exigées par l'exploitation forestière. Ainsi, la coupe, qui s'étendait d'octobre au début de décembre, se faisait alors que les grandes chaleurs étaient finies et que les mouches ne pouvaient plus nuire aux bûcherons. Par ailleurs, au début de décembre, la neige n'était pas encore assez abondante pour entraver considérablement la coupe. Vers la mi-décembre, commençait le cycle du charriage qui était grandement facilité par l'hiver; il était évidemment plus économique de construire des chemins de neige glacée que des routes de terre. On fermait les chantiers vers la mi-février ou le début de mars et ce n'est qu'avec la fonte des neiges qu'un petit groupe d'hommes retournait en forêt pour le flottage du bois (drave) (3).

● ASPECT HUMAIN: FAMILLE, CONDITIONS DE LOGEMENT. . .

Mais ce travail saisonnier en forêt n'allait pas sans causer beaucoup de soucis aux pasteurs du temps, surtout quand ils voyaient partir “pour le bois” une famille entière, homme, femme et enfants. En 1926, Mgr Léonard, troisième évêque de Rimouski, adressait la recommandation suivante à ses prêtres:

Faites. . . tous vos efforts pour empêcher l'hivernement dans ces chantiers, des femmes et des enfants qui y suivraient le père de famille. La privation des offices du culte, de la fréquentation des sacrements, de l'assistance à l'école, durant de longues semaines, crée une situation déplorable pour les enfants, exposés alors à toutes les contaminations morales. De plus, les conditions hygiéniques y sont telles souvent, en dépit des lois provinciales dont on devrait pourtant urger l'application, que la santé physique est exposée, en particulier chez les êtres faibles que sont les femmes et les enfants, à contracter les tares les plus lamentables.

Si les circonstances exigent impérieusement. . . l'exil de pauvres familles entières au milieu des bois, veillez à imposer l'obligation au père, de fournir à sa femme et à ses enfants un logement séparé de celui des ouvriers, comme le veut la loi. (4).

L'on comprend l'inquiétude des pasteurs quand on songe aux conditions de travail et de logement qui régnaient alors dans les camps de bois rond. Ceux-ci étaient loin d'offrir le confort et l'hygiène des camps d'aujourd'hui.

Les camps étaient inconfortables, insalubres et sombres. Heureusement, on passait toute la journée dehors; plusieurs dinaient sur les lieux mêmes du "bûché": un croûton, du lard et de la mélasse gelés avec un peu de thé réchauffé sur un feu de branches de sapin. On rentrait, le soir, harassé, mouillé, affamé. On "soignait" les chevaux, on avalait le repas et on s'écrasait sur le grabat de branches de sapin. Souvent, la neige, qui pénétrait par les interstices du bas-mur, se transformait en glace sous les branches. Les bottes et les bas séchaient autour du poêle et on peut facilement imaginer dans quelle atmosphère la nuit se passait. Mais la fatigue faisait tout oublier. Et la barre du jour retrouvait les hommes en route vers le "bûché" avec le "godendard", le "sciotte" et la hache. (5).

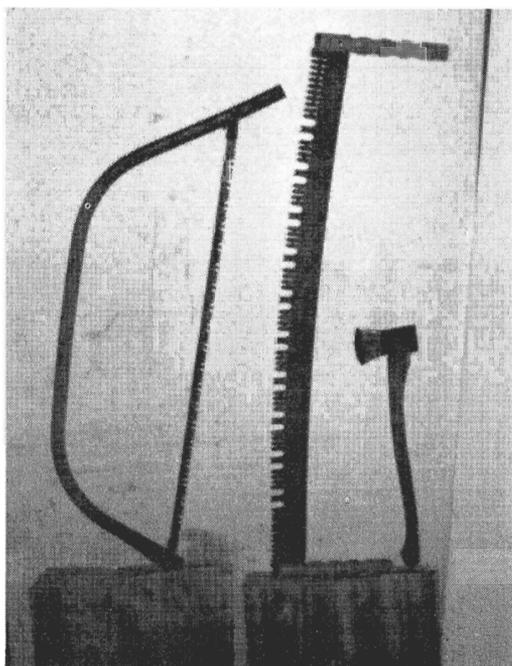


Photo: Réal Thériault .

ASPECT TECHNIQUE: OUTILLAGE ET MODE D'EXPLOITATION

Les deux types d'exploitation, agricole et forestière, étaient aussi complémentaires du point de vue technique. L'outillage de base utilisé pour la coupe du bois comprenait principalement la hache et le "bucksaw", instruments que l'on pouvait retrouver dans presque toutes les fermes du Québec. Quant au charriage des billots, il s'effectuait la plupart du temps au moyen de grosses "sleighs" tirées par les chevaux appartenant aux cultivateurs-bûcherons. Vers 1920, les compagnies Lacroix et Fenderson dans la vallée de la Matapédia ont même utilisé une sorte de locomotive à vapeur sur chenilles qui pouvait tirer jusqu'à cent "sleighs" bien chargées sur des chemins de glace. [6]

Habituellement, les compagnies forestières confiaient par contrat la coupe du bois à des entrepreneurs. Ceux-ci redistribuaient le travail à des sous-entrepreneurs qui, à leur tour, le donnaient à forfait à des bûcherons et à des charroyeurs. C'est ainsi que procédait la Compagnie Price Brothers établie sur la rivière Rimouski depuis le début du siècle. M. Charles Bélanger de Nazareth fut un de ces entrepreneurs ou "jobbers" qui fit chantier durant près d'un demi siècle sur les limites forestières de la Compagnie situées dans l'arrière-pays de Rimouski. [7] Les Vallées de la Matapédia et du Témiscouata ont connu, elles aussi, l'ère des grandes compagnies forestières ainsi que des entrepreneurs et des sous-entrepreneurs de chantiers.





A droite, M. Charles Bélanger de Nazareth qui fut "jobber" pour la Compagnie Price de Rimouski durant plus d'un demi siècle. [Photo prise vers 1940].

Longtemps le travail en forêt a été effectué par des gens provenant en grande majorité du milieu rural et agricole. Longtemps aussi il fut considéré comme une occupation saisonnière hors de la ferme et complémentaire de l'agriculture. Cette conception traditionnelle des chantiers est désormais révolue. Depuis une vingtaine d'années sont apparues de nouvelles méthodes d'exploitation forestière: mécanisation des opérations, utilisation de matériel lourd, établissement de camps permanents, etc. Comme bien d'autres choses disparues du paysage, les instruments et les camps de bois rond de nos bûcherons d'autrefois appartiennent maintenant au domaine de l'histoire et du folklore québécois.

Lionel Pineau
CEGEP de Rimouski

REFERENCES

1. Courchesne G. Mgr. Circulaire au clergé no 81, 6 mai 1941, dans Mandements et Circulaires. Vol. III, p. 40.
2. Courchesne G. Mgr. Circulaire au clergé no 72, 25 janvier 1940, dans Mandements et Circulaires. Vol. II, p. 322.
3. Fortin Gérald. La fin d'un règne. Sciences de l'homme et humanisme 3. Collection dirigée par Fernand Dumont. Montréal. HMH. 1971. pp. 18-19.
4. Léonard J.-R. Mgr. Circulaire au clergé no 64, 15 avril 1926. Evêché de Rimouski. p. 426.
5. Lamontagne Armand. Centenaire de la paroisse de St-Jean-de-Dieu. 1873-1973. Imprimerie Blais Ltée. Rimouski. pp. 28-29.
6. Levasseur Jos-M. En vue d'une étude de la Matapédia. La Revue d'Histoire du bas Saint-Laurent. Vol. 1 no 1, octobre 1973, pp. 12-13.
7. En fait, M. Bélanger travailla 44 ans, de 1913 à 1957, pour le compte de la Compagnie Price Brothers à Rimouski.